

# Cartographe, combattre, tromper, informer: missions délicates!

René Pélissier

pp. 173-184

Curieux titre, résultant de l'alignement de quatre verbes antonymes, dont la plupart ne s'entendent pas entre eux! Mais passons, puisque – sous réserve de vérifications – un vieux sage prétendait que la carte prépare la guerre et qu'un autre tout aussi savant étendait à toute la géographie ce rôle maléfique mais crucial pour la survie de l'espèce. Dès le début, nous sommes donc sur le front des oppositions.

On n'accorde jamais assez d'importance aux cartographes, gent généralement pacifique, dont le travail n'est pas souvent estimé à sa juste valeur. Pour avoir eu des cartes insuffisantes, voire franchement erronées, certains experts ont attribué à cette carence la responsabilité d'une partie des échecs militaires enregistrés par plusieurs aspirants colonialistes au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. Soit, mais critiquer des cartes implique pour un historien qu'il mesure préalablement le degré d'intérêt et les connaissances de ses lecteurs potentiels pour le sujet dont il traite. Ayant nous-même préparé une quarantaine de simples cartes de repérage, cette expérience nous habilite-t-elle à passer un jugement argumenté et applicable en toutes circonstances? Probablement non dans cette chronique que l'on va commencer en présentant deux atlas historiques examinés sous l'angle de l'africanisme.

## Généralités et regroupement de plusieurs pays

L'*Atlas historique mondial*<sup>1</sup> de Christian Grataloup offre 515 cartes en couleur pour rendre compte de l'évolution de l'humanité, c'est dire que le livre n'a pas d'objectifs prioritairement affichés comme africanistes. L'on sait que du format d'un atlas dépend – dans une large mesure – son utilité. Ici, nous sommes en présence d'un bloc respectable de 175 x 250 mm pour 670 pages. L'on en déduit que s'il avait fallu mobiliser à plein temps une équipe de cartographes capables d'exécuter ex-nihilo 515 cartes somptueusement coloriées, le coût final de l'ouvrage aurait été prohibitif, rendant sa commercialisation aléatoire, sinon impossible. Il convient donc de savoir que la majorité des cartes du volume ont été trouvées dans quarante ans d'archives de la revue mensuelle *L'Histoire* qui a su fidéliser son public. Elles ont été adaptées dans certains cas. D'autres ont été inspirées par des atlas spécifiques antérieurs.

Se lancer dans la création d'un atlas historique pluricontinental est l'une des méthodes les plus directes pour mécontenter certains de ses lecteurs. Surtout s'ils appartiennent à des pays qui ont connu de grandes guerres intérieures ou internationales. S'ils ont juste fini d'assumer la charge d'un empire colonial, c'est encore bien pire. L'Afrique du nord

 [10.21747/doi.org/0874-2375/afri33a11](https://doi.org/10.21747/doi.org/0874-2375/afri33a11)

<sup>1</sup> Grataloup, Christian (2019), *Atlas historique mondial*, Paris: Les Arènes & L'Histoire, pp. 670, cinq centaines de cartes en couleur.

et les autres pays musulmans en général sont relativement bien traités dans le livre. Le Portugal impérial a droit à une double page (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle), les Pays-Bas aussi, de même que les traites négrières. La période couverte arrive aux années quasi finales de la décennie 2000-2019. En gros, l'Afrique obtient environ 8-10 % des cartes. Généralement, un bref commentaire et une chronologie succincte accompagnent la partie purement cartographique.

La réalisation de l'ensemble est-elle à la hauteur des ambitions du promoteur et de ses adjoints ou collègues? Oui. Est-ce une réussite? Oui, également. Pourquoi? Parce qu'ils ont d'abord pensé au lecteur et à son confort visuel, tout en simplifiant ce qui le méritait (entre autres dans le choix des toponymes). Ils ont conservé l'essentiel: la *lisibilité*. A quoi bon essayer de répondre au souci d'«exhaustivité» des spécialistes si l'utilisateur ne peut déchiffrer le produit sans recourir à une forte loupe? Cet atlas a réussi le mariage des aplats élégants et d'une typographie adaptée à l'objectif même de la carte qui est de faciliter l'absorption par le lecteur qui veut retenir l'essentiel du texte. Il allie la beauté plastique à l'utilité savante.

L'**Atlas historique de l'Afrique**<sup>2</sup> a d'autres préoccupations. Dirigé par François-Xavier Fauvelle et Isabelle Surun – le premier étant archéologue et spécialiste de l'histoire de l'Afrique ancienne, sa collègue professeure d'histoire contemporaine, spécialiste de l'histoire comparée des colonisations en Afrique, l'attelage entrant également dans l'orbite des anthropologues –, cet ouvrage offre de sérieuses garanties dans des domaines encore jugés comme secondaires par de nombreux historiens de l'hexagone. Laissant Hegel et ses déclarations sur l'histoire africaine dans l'enfer des vieilles lunes, une vingtaine de collaborateurs s'efforcent de démontrer qu'ils peuvent faire aussi bien que les orientalistes. Ils réclament implicitement la reconnaissance de leur branche dans la corporation des historiens francophones dits «exotiques». Ils sont, donc, semble-t-il, à la recherche de leur légitimité sur le plan scientifique. Ayant autrefois voltigé en flanc-garde de cette cohorte, nous comprenons ses motivations mais, devenu bibliographe, nous devons prévenir nos lecteurs qu'ils ne doivent pas s'attendre à des miracles de facilité dans le décorticage de certaines cartes «incarcérées» dans des formats où l'on fait entrer toute l'Afrique dans un rectangle de 90 x 120 mm, voire 60 x 80 mm. Le cartographe a fait ce qu'il a pu mais il s'est heurté au massicot des atlas et à la pagination limitée chez cet éditeur.

Une affirmation de l'auteur/e de la feuille accompagnant le service de presse est inexacte. Cet atlas n'est pas le «premier atlas historique ... [du] continent». Mais en comparant, par exemple, une édition britannique d'un atlas de 1985, avec la présente, le lecteur s'apercevra vite qu'avec une bonne centaine de cartes nouvelles, comprimées à l'excès, certes, l'acheteur reçoit cependant au moins dix fois plus d'informations chez Fauvelle & Surun. C'est dire le saut qualitatif et quantitatif des études africanistes en histoire et science politique entre 1985 et 2019. Ajoutons que le découpage chronologique et thématique des cartes et leurs commentaires sont détaillés, intelligents et ambitieux, surtout pour l'Afrique francophone. Nuançons ce compliment en rappelant que, sur certaines cartes trop réduites, l'abondance des toponymes rend les plus petits indéchiffrables. Il aurait fallu accorder une page supplémentaire à chaque carte. On ne peut qu'espérer sincèrement une nouvelle édition de l'ensemble, à un format au moins égal à celui adopté par Les Arènes et *L'Histoire* pour que les cartes puissent «respirer» librement. La cartographie est un art mineur. Mais autant le pratiquer dans de bonnes conditions.

<sup>2</sup> Fauvelle, François-Xavier & Surun, Isabelle (coordonnateurs) (2019), **Atlas historique de l'Afrique. De la préhistoire à nos jours**, Paris: Editions Autrement, pp. 95, une centaine de cartes et illustrations en couleur.

## Angola

Pour rendre compte du livre suivant, **Powerful Frequencies**<sup>3</sup> nous n'hésiterons pas longtemps à mobiliser le verbe «tromper». En vérité, il s'agit de présenter un texte non seulement original, lui aussi, mais surtout important pour l'histoire récente de l'Angola car, pour le moment, c'est le meilleur guide pour connaître un média qui, pendant des décennies, lui a tenu lieu de petite fenêtre ouverte sur le monde extérieur: la radio. Celle des pouvoirs en place, et celles de ses concurrents privés ou religieux. Le travail de Marissa J. Moorman a été difficile à faire aboutir car pour cette Américaine, habituée à vivre dans une société moderne prônant le libre accès à l'information (avec archives classées et témoins ou acteurs, en principe, accessibles), documenter paisiblement le panorama radiophonique d'un pays où les détenteurs d'une quelconque autorité sont soupçonneux à l'égard de toute recherche indépendante, exige temps, relations et aussi moyens financiers dans bien des cas. Avec un facteur aggravant pour Moorman: la succession de plusieurs couches de totalitarismes antagonistes agissant dans un fief linguistique devenu minoritaire en Afrique.

L'auteure examine d'abord l'appareil informatif d'Etat, de 1931 à 1960, ses missions et les résultats obtenus dans l'auditoire initial (la population européenne, assimilée ou «évo-luée»). Face à ce Behémoth fonctionnarisé, on tolère dans des limites variables la concurrence juvénile d'organismes para-commerciaux, celle des Radio Clubs, notamment au Centre et au Sud-Ouest, vaguement politisée, qui s'autorise quelques incursions vers la musique africaine et tout ce qui peut favoriser ses sponsors (publicité, courses automobiles, sports, etc.). Pendant la période «euphorique» 1961-1974 qui enregistre une augmentation fulgurante de la population métropolitaine immigrée et le décollage de l'économie locale, on fait semblant d'oublier la guerre larvée qui n'affecte d'ailleurs qu'une partie (faible) des zones rurales.

Pour sa part, la radio externe du MPLA mouline depuis Brazzaville sa propagande outrancière. On la capte plus ou moins clandestinement dans la population négro-africaine. Par omission ou commission, les deux adversaires donnent à leurs partisans des informations partielles ou carrément fausses. Il s'agit pour chacun d'entretenir la flamme et l'espoir dans son camp, les Portugais en faisant semblant que le pays est calme, les intellectuels blancs travaillant pour le MPLA en prétendant entasser des victoires constantes contre l'armée des colonialistes. Dans l'effondrement chaotique de la colonie en 1974-1975, les Portugais s'enfuient en désordre, tandis que le MPLA à Luanda réussit son coup de maître qui consiste à battre sur le terrain le FNLA des Bakongo de Holden Roberto et à proclamer l'indépendance. De ce fait, les stratèges du MPLA, appuyés par les renforts cubains, s'emparent des principaux émetteurs pour imposer leur vision du présent et même de leur Histoire reconstituée. Incontestablement, après l'échec de Nito Alves, en 1977, c'est la propagande d'Agostinho Neto qui inonde les ondes, y compris au Sud-Angola, ravagé par les attaques inefficaces des Sud-Africains, et au-delà dans les immenses territoires soumis progressivement à la «vérité» de l'UNITA et de son prophète de la suprématie de la guérilla en brousse. A cet égard, on doit remercier l'auteure d'avoir rédigé un bref chapitre sur la riposte de Savimbi dans cette confrontation entre fréquences.

Pendant que le MPLA s'empare des principaux postes dans l'Administration, les conseillers et amis de Savimbi lui montent dans la désolation du Cuando-Cubango une radio fort capable de répliquer aux personnalités qui occupent l'antenne dans le confort de Luanda. Radio Vorgan, depuis Jamba, la capitale des illusions, diffusera de 1979 à 1998 la «vérité»

<sup>3</sup> Moorman, Marissa J. (2019), **Powerful Frequencies. Radio, State Power, and the Cold War in Angola, 1931-2002**, Athens (Ohio): Ohio University Press, pp. XXI-257, photos noir et blanc.

du «Coq noir» et la pensée de Savimbi. C'est un véritable tour de force pour une guérilla africaine. La mort en 2002 de l'illusionniste suprême que fut Savimbi clôt le livre dont il faut souligner le caractère pionnier. Aux festivals de l'intox, s'ils existaient, les radios angolaises pourraient alléguer qu'elles ont fait la preuve de leur efficacité et qu'elles mériteraient un prix spécial d'un jury auquel Moorman pourrait siéger avec d'autres historiens qui n'acceptent pas qu'on leur mente.

Et l'on passera ensuite à une illustration plutôt routinière du verbe «combattre». Combattre comment? Par la vigilance et les patrouilles du quadrillage. A part une attaque d'ampleur moyenne (6 compagnies engagées) contre le maquis de la Serra da Mucaba, il n'y a pas de descriptions de combats réels chez l'auteur de **Ai dos Vencedores!**<sup>4</sup> qui estime que les hommes de sa compagnie et même de son bataillon ayant été épargnés par la violence, il est indéniablement vainqueur, tant au Nord-Ouest (notamment à Lucunga) qu'au Sud-Est (Chiume), à quelques kilomètres de la Zambie, secteur encore calme en 1965. Si nous avons bien compris son raisonnement, personne ne l'ayant vaincu, lui, simple *alferes*, de 1963 à 1965, de ce fait, l'Armée portugaise s'est effondrée toute seule, minée par le virus de l'abandon des «sages préceptes» de Salazar, virus propagé par «deux cents capitaines», selon l'expression relevée sur la 4<sup>ème</sup> page de la couverture. L'auteur pense donc que son Armée en 1974-1975 a violé sa mission et les officiers leur serment. Il reconnaît néanmoins qu'en 1966, le MPLA attaquera au Sud-Est, après son départ, mais pour lui, aucun doute: «Malheur aux vainqueurs!». Comme nous ne sommes pas capable de philosopher en triturant les faits, nous ferons crédit à l'auteur: le MFA intervient neuf ans plus tard dans une phase (1974) où Lisbonne a la situation bien en main du point de vue militaire en Angola. Cette stase momentanée allait-elle durer? L'auteur ne veut pas le savoir. Et nous en resterons là puisqu'il a eu la chance de passer entre les gouttes.

La suite de la section angolaise s'accompagnera d'un retour du verbe «combattre». On y ajoutera au préalable une série d'interrogations adressées à ceux qui ont participé à l'élaboration de l'étude originale de John P. Cann, et à ceux qui la liront et possèdent de l'anglais et du portugais une connaissance plus approfondie que la nôtre. Pourquoi et comment se fait-il qu'un titre rarissime peut-être parce qu'il est souvent un prénom, Alberto, est en fait ici le nom de famille de l'auteur, d'où confusions (Alberto, Manuel Simões, *Condenados. A Grande Guerra vivida às portas do degrêdo*, Aveiro, 1933) se trouve – à la note 94 du chapitre 1 de **Portuguese Dragoons**<sup>5</sup> – transcrit de telle sorte que «*do degrêdo*» est remplacé par «*do Delgado*», lequel est traduit dans ce *livrinho* par «*the Sleazy*»? Or, le plus gros dictionnaire américain en notre possession ne connaît que l'adjectif «*sleazy*», dont il explique le sens par «*flimsy, thin*», se dit d'un tissu. Par ailleurs, le nom propre Delgado est très fréquent au Portugal, mais le plus connu de nous des Delgados modernes est le général Humberto Delgado, opposant anti-salazariste notoire. En quoi est-il «*the Sleazy*» qui en anglais de Grande-Bretagne peut aussi s'appliquer à ce qui est corrompu, sordide, louche, peut-être même membre de la pègre? Etrange itinéraire sémantique pour ce qui était dans le titre réel «*do degrêdo*», terme juridique portugais bien connu que l'on rencontre très souvent dans la littérature consacrée à l'Afrique lusophone, jusque dans les années 1930-50. Sa traduction exacte en français également judiciaire est la relégation ou, moins restrictifs, le bannissement, l'assignation à résidence dans une colonie tropicale, après accomplissement ou non de la peine.

<sup>4</sup> Soares, Francisco Ribeiro (2017), *Ai dos Vencedores! Vae Victores! Angola, 1963-1965*, Lisboa, MIL (Movimento Internacional Lusofóno), Linda-a-Velha: DG Edições, pp. 79, photos noir et blanc.

<sup>5</sup> Cann, John P. (2019), *Portuguese Dragoons, 1966-1974. The Return to Horseback*, Warwick (Angleterre): Helion & Company Ltd. (Egalement distribué par Casemate UK, Oxford), pp. 68, une centaine de photos, cartes et autres illustrations noir et blanc et couleur.

Tous ces détails plus ou moins hors sujet ou intrusifs ne doivent cependant pas peser sur notre jugement du texte de John P. Cann qui lui ne s'intéresse pas uniquement à l'emploi de la cavalerie portugaise dans les étendues du Bié ou celles peu peuplées du Moxico, dans la Cameia, et même au début de l'installation au Mozambique. Le lecteur nationaliste notera avec plaisir que l'auteur a consacré aussi de nombreuses pages aux ancêtres illustres des cavaliers, importés de la Métropole, inscrits en lettres d'or dans l'histoire coloniale portugaise en Afrique (surtout en Angola), avec une visite aux panthéons des années 1895-1896 (Mousinho de Albuquerque au Mozambique), 1897 (Sud-Angola), 1904 (la déroute du Vau de Pembe), 1907 (la revanche portugaise au Cuamato), 1914 (Naulila), 1915 (la conquête du Cuanhama), 1915-1918 (le chaos républicain face aux Allemands au Mozambique). A cette époque, les chevaux transplantés avaient une espérance de vie limitée et les dragons portugais n'accueillaient pas les soldats africains dans leurs rangs. Les grandes campagnes terminées, ils disparurent même d'Afrique, mais à partir de 1966, devant le manque de soldats européens, le haut-commandement à Lisbonne décida, premièrement, de soigner attentivement les chevaux importés, puis d'africaniser progressivement la troupe ainsi montée.

Il semble que Cann, qui professionnellement est issu de l'aéronavale américaine, ait été fasciné par ce recours à l'archaïsme apparent de l'introduction de ces escadrons bicolores, à la recherche des guérilleros à pied du MPLA. A en juger par le nombre d'illustrations et de photos vouées aux manèges et aux exercices réservés à ces hommes de cheval d'un nouveau genre, le groupe de pression des officiers de cavalerie qui était puissant dans le corps des officiers supérieurs portugais avait été entendu. Ils mettaient l'accent sur l'efficacité contre-insurrectionnelle de ces néo-centaures. Et ils pouvaient compter sur l'enthousiasme sélectif de la presse étrangère amie dont certains membres (un Italien notamment) ne tarissaient pas d'éloges sur les plaisirs équestres auxquels ils se livraient gratuitement en participant à l'envahissement des cavaliers dans la savane. Le lecteur qui aime l'intrusion du pittoresque dans les livres de guerre doit lire cet opuscule détaillé sur le plan technique. Pour un effectif d'environ 300 hommes en permanence en Angola, la masse de détails fournis est remarquable. Mais on ne voit pas clairement les résultats concrets et chiffrés obtenus sur le plan des opérations. Et nous avons cherché en vain à savoir comment les dragons d'Angola ont mis fin à leurs activités en 1974. Ont-ils rapatrié leurs montures? Cann doit nous donner une étude approfondie de ce problème, qui fasse honneur à sa minutie habituelle.

Il faut s'y résigner: les verbes emblématiques qui servent de titre à la présente chronique ne pèsent pas d'un poids égal dans la répartition des œuvres, et celui qui est le plus encombrant, «combattre», domine tout. Ou plutôt ce sont ses fantômes qui hantent les mémoires des anciens combattants plus ou moins iréniques dans la sélection de leurs impressions, même chez les poètes, déguisés en reporters de guerre. Prenons le cas de Herberto Helder, collaborateur de l'hebdomadaire *Notícias. Semanário Ilustrado*, à Luanda, d'avril 1971 à juin 1972, à quelques années de l'effondrement de 1974. Le Portugal est un pays qui honore ses poètes et, trop souvent, mésestime les prosateurs amateurs de la presse écrite. Or, nous sommes d'une ignorance abyssale en matière de poésie. Quelle que soit la langue dans laquelle elle s'exprime. Nous ne nous excuserons donc pas de n'avoir retenu du recueil de l'auteur, **em minúsculas**<sup>6</sup>, que ce qui relève plus ou moins du reportage et surtout des visites de Helder hors de la capitale. C'est injuste de notre part, car il prospère dans un humour bien à lui qui l'oblige à meubler ses colonnes de petites

<sup>6</sup> Helder, Herberto (2018), **em minúsculas. Crónicas e reportagens de Herberto Helder em Angola**, Porto: Porto Editora, pp. 197.

histoires luandaises, dans un pays qui veut croire qu'il n'est pas en guerre, même molle. Nous ne voulons ici que le retenir pour sa vision de Nambuangongo, du poste militaire d'Onzo et de l'ennui des soldats (été 1971) qui attendent l'asphaltage de la piste stratégique désenclavant les *fazendas* caféières du Nord-Ouest. Le poète pousse la hardiesse jusqu'à voyager vers Luanda en convoi protégé par les mitrailleuses des garnisons locales. C'est donc un reportage commandé, agrémenté d'une forte dose de détachement ironique. Probablement une licence poétique tolérée par la censure! Le lecteur actuel sent que les servitudes du journalisme insipide qui régnait en Angola à cette époque lui tombent sur les épaules. «Combattre»? Où ça? Ce n'est pas ce qu'il veut voir. Il semble redouter davantage la poussière latéritique rouge qui le suffoque. Elle le contrarie en tout cas plus que le risque des mines et des embuscades de maquis résiduels et depuis longtemps à bout de souffle, d'hommes et d'armement.

L'auteur qui suit ne partagera probablement pas cette opinion. C'est un licencié en droit, né en Angola (Golungo Alto), directeur et rédacteur en chef d'une revue angolaise (*Cultura*) et récompensé par différentes instances officielles du MPLA. Comme il est édité par une maison d'édition portugaise renommée pour ses livres d'anciens combattants portugais (guerre coloniale), nous avons cru qu'**Angola, me diz ainda**<sup>7</sup> contenait quelques confessions d'un ancien soldat ou colon nostalgique. En fait, c'est une compilation de poèmes d'un pur produit du MPLA culturel, qui chante la lutte héroïque du *poder popular* (*sic*) et nous nous garderons bien d'analyser les mérites de ce «poète de cour» angolais, né au cœur même du nationalisme anticolonial. Il a le droit de faire connaître sa production là où il veut et même au Portugal qui regorge de gens compétents pour jauger la valeur d'un poète lauréat de la Lusophonie. Nos excuses à l'éditeur et à l'auteur pour ce quiproquo dont nous sommes responsable car nous avons mal interprété l'ambiguïté du titre.

Comment oser refuser d'associer le verbe noble qu'est «informer» à un livre dont l'auteur, ancien banquier belge, écrit dans l'entrée «corruption» (quatre pages) de sa micro-encyclopédie: «On estime que 15 % des revenus encaissés par l'Angola entre 2002 et 2017, soit un pactole se situant entre 600 milliards et 1 trillion de dollars, se sont «évaporé». Autrement dit, le montant des fonds publics détournés peut être évalué entre 90 et 150 milliards de dollars»? Et nous n'avons toujours pas les chiffres pour les années de guerre 1975-2001 où l'on ne compte plus les gros contrats d'armement passés par le MPLA pour survivre, à deux doigts d'être balayé! Après la relecture de **L'Angola de A à Z**<sup>8</sup>, nous avouons avoir mal jugé son auteur, nous fiant trop vite à l'image plutôt ténébreuse de certaines banques travaillant en Afrique, en particulier dans l'ancien Zaïre. Battons donc notre coulpe et faisons une place parmi les redresseurs de torts à Daniel Ribant, président-fondateur d'une ONG ayant pour objet le développement de l'Angola. Son travail de compilation est d'une richesse telle qu'elle fait de l'ensemble qu'il présente l'un des livres les plus utiles pour suivre l'actualité.

On ne peut ici énumérer l'intégralité des 76 entrées qu'il a documentées. Dans les plus utiles, il nous semble que l'on doit citer Angolagate, Banques, Belgique, Cabinda, Chemin de fer, Chine, Colon, Colonialisme portugais, Congo, Corruption, Cuba, Diamants, Dos Santos, Forces armées, France, Guerre civile, Isabel, Jamba, Lourenço, Luanda, MPLA, Pétrole, Savimbi, UNITA. A noter que le texte comporte en plus une chronologie (22 pages), un lexique respectable, une forte bibliographie et – miracle pour un essai africaniste français! –, un index.

<sup>7</sup> Mendonça, José Luís (2018), *Angola, me diz ainda*, Lisboa: Guerra & Paz, pp. 95.

<sup>8</sup> Ribant, Daniel (2019), *L'Angola de A à Z. Nouvelle édition revue et augmentée*, Paris: L'Harmattan, pp. 295, cartes et illustration en couleur.

Nous ne savons pas en quoi consistent exactement les activités de cette ONG sur le terrain, ni l'origine et l'importance de son budget, mais il est visible que la qualité majeure de son fondateur, telle qu'elle se révèle dans ce livre, c'est sa volonté d'équilibrer ses commentaires sans dissimuler ses opinions quant aux hommes politiques, leurs travers et leurs faiblesses. Il appartient à la catégorie des observateurs qui misent sur les succès du nouveau président, le général João Lourenço, dans sa croisade contre les poisons sociaux qu'entraîne la corruption. En Afrique, c'est une ambition fréquente dans la propagande électorale, mais la gangrène et le poids des traditions nous ont démontré la vacuité des promesses, une fois les vainqueurs installés au pouvoir. Chez les Lusophones, pour réussir à concrétiser les espoirs, le volontarisme devra aussi passer – selon plusieurs commentateurs – par une répudiation permanente de certaines pratiques de la bureaucratie, dont l'inertie, l'incapacité, voire l'hostilité au changement des coutumes sont devenues légendaires. Dans un pays où pour quelques milliers de jouisseurs avides, l'argent n'est plus un problème, l'importance des enjeux en cause va multiplier les pièges que corrupteurs nationaux ou étrangers (et corrompus endurcis) vont tendre aux réformateurs si ces derniers vacillent ou ne conservent pas l'appui au moins tacite des millions de misérables affamés et/ou désillusionnés. On entrevoit des solutions ou des palliatifs populistes, mais ce n'est pas la mission des chroniqueurs lointains de les exposer publiquement. Entrer dans l'Histoire est parfois facile. Y rester beaucoup plus difficile. Surtout dans les pays artificiellement riches en apparence, mais ruinés en réalité. La conscience habite rarement dans les hôtels de luxe en Afrique. Et ailleurs aussi.

Confronté au risque de nous enliser dans un dérapage moralisateur que nous serions incapable de maîtriser, nous ne soutiendrons pas qu'il y a toujours un lien entre la tromperie et la corruption. Ce serait probablement indéfendable après la lecture de la fin d'un petit livre français qui s'intitule **La dos Santos Company. Mainmise sur l'Angola**<sup>9</sup>. Restons donc dans notre rôle de bibliographe en rappelant que les Français ayant une bonne perception des problèmes de l'Angola, notamment les journalistes en poste ou en voyage dans ce pays, ont fait pâle figure, comparés aux critiques anglophones qui ont derrière eux une longue tradition de dénonciateurs depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Il a fallu attendre dix-sept ans après la fin (2002) de la guerre civile pour voir paraître un quasi-libelle français, mordant à l'égard des autorités à la tête de l'Angola depuis 1975.

Estelle Maussion, son auteure, fut la correspondante locale de l'Agence France Presse et de Radio France internationale de 2012 à 2015, longévité sur place largement suffisante pour étayer une connaissance fine des particularités de la gouvernance et de la société luandaïses. Le résultat tardif de ses efforts surprend, car il apporte très peu de faits inconnus des spécialistes, des ONG, des opposants politiques et de leurs médias électroniques. On peut même se demander à qui elle s'adresse. Nous penchons pour un choix de sa part ciblant le grand public qui ne sait pas ce que le MPLA signifiait à l'origine: l'espoir de tiers mondialistes généreux, soutenant *a priori* un parti indépendantiste africain en lutte contre une «dictature» intrinsèquement d'extrême droite puisque colonialiste. Ce qu'il est maintenant devenu (un clan d'où des arrivistes embourgeoisés ont découragé les vieux militants utopistes d'autrefois de rester) a dû encore réduire le nombre de lecteurs potentiels, déjà échaudés par tout ce qui concerne l'Afrique noire francophone en librairie. Comme l'annonce le sous-titre, le texte est une mise en accusation radicale du deuxième président de l'Angola, Eduardo dos Santos, trente-huit ans au pouvoir, contrasté avec les intentions du troisième, João Lourenço, bien qu'appartenant, dit-elle, à la même «bande». Il semble que la composition du texte ait été syncopée en deux temps (un zoom

<sup>9</sup> Maussion, Estelle (2019), **La dos Santos Company. Mainmise sur l'Angola**, Paris: Editions Karthala, pp. 205.

d'ouverture puis des saute-moutons chronologiques plus détaillés). Pour allécher un peu plus le chaland qui s'ennuierait, l'auteure a jugé bon d'introduire dans la narration des scènes purement imaginaires, des morceaux de fiction, afin de ne pas perdre le lecteur en chemin. Cela surprend puis on s'y fait.

Selon nous, la valeur de ce *livrinho* se trouve cependant dans les passages où Maussion exprime une certaine admiration pour les capacités exceptionnelles d'homme d'Etat d'Eduardo dos Santos. Elle a compris qu'elle avait affaire à un stratège intelligent, un cérébral froid qui a, non seulement, survécu à une guerre civile (1975-2002) théoriquement non gagnable (face à Savimbi, ce génie de la guérilla, dans un pays immense où l'ennemi est plus mobile qu'une armée opérant sur le modèle soviétique), mais a toujours su changer de soutiens à temps. Passer d'une «république populaire» fictive se réclamant de l'URSS tant que celle-ci pouvait livrer – à crédit – tanks, mines et avions, pour ensuite embaucher des mercenaires sud-africains, grâce au pétrole, tout en se débarrassant de cet allié encombrant qu'était devenu le contingent cubain, naguère indispensable, tout cela ne suscitait aucun remords chez celui que l'on appelait à Luanda le Sphinx du Palais, l'indéchiffrable énigme présidentielle, l'idole inamovible qui simultanément s'enrichissait lorsqu'il lançait des nouvelles campagnes contre la corruption dont il était le grand bénéficiaire.

Cet ancien pauvre, arrivé au pouvoir, soucieux d'en faire profiter sa famille compliquée, et ses affidés, ne pouvait pas déroger à la «règle africaine». Grâce à lui, la corruption atteint des proportions inusitées. Parvenu au sommet de son art, c'est alors que ce grand calculateur surprit son monde par un nouveau revirement tactique. Le Sphinx remplaça ses bailleurs de fonds occidentaux par des développeurs assoiffés de pétrole et moins exigeants en matière d'éthique politique. Puis, de son propre gré, il décida de se retirer de la cabine de pilotage. Le dernier chapitre de cette saga est encore peu fourni, mais déjà riche en imprévus. Un général, pourtant membre éminent de la «bande», selon l'auteure, c'est-à-dire le MPLA, marchepied indispensable vers la richesse, décide que le temps est venu de détruire les gros corrompus, dont ceux de la sainte famille. Le général João Lourenço, devenu le troisième président, veut être le nouvel homme fort et le champion de l'intégrité en s'attaquant à la camarilla de son prédécesseur. Nous supposons ce général bien averti de la mythologie grecque pour qu'il ne s'offusque pas si nous lui souhaitons, avec l'auteure, de devenir, non le dauphin du Sphinx, mais le nouvel Heraklès angolais devant les écuries ou plutôt les étables du roi Augias qu'il doit nettoyer. Malheureusement, l'Alphée coule en Elide (Grèce), mais pas en Angola, et la question qui se pose maintenant est la suivante: toutes les eaux détournées du Bengo et du Kwanza seront-elles assez puissantes pour décaper l'amoncellement de fumier qui a englouti l'honnêteté des forces vives de son pays en 45 ans d'indépendance?

## Mozambique

Tromper pour convaincre son armée qu'elle doit se battre? Cela n'arrive jamais, évidemment. Alors, soyons optimistes et imaginons qu'un lecteur acharné réussisse à enchaîner la lecture de **Companhia de Caçadores 2418**...<sup>10</sup> immédiatement après celle – vengeresse – de *A Grande Guerra em África* d'António José Telo & Nuno Lemos Pires. C'est improbable, mais cela offrirait pourtant une comparaison riche d'enseignements pour mesurer le chemin parcouru par l'Armée portugaise au Mozambique entre 1918 et 1968. Non seulement du point de vue strictement militaire mais aussi celui du développement de la colonisation

<sup>10</sup> Carvalho, Fernando (2018), *Companhia de Caçadores 2418 na guerra em Moçambique, 1968-1970*, Porto: Mário Brito Publicações, 5livros.pt, pp. 287, photos noir et blanc et couleur.

en cinquante années au Niassa, dans un poste dont nous n'avions jamais entendu parler, Massangulo, à la frontière du Nyasaland/Malawi. Une monographie de style classique destinée à être lue par d'anciens combattants ayant appartenu à cette Compagnie 2418 peut donc aussi servir de borne temporelle si on sait que, deux générations plus tôt, c'est un général britannique et ses troupes qui étaient en embuscade pour empêcher que l'insaisissable général allemand Von Lettow-Vorbeck s'échappe du Mozambique vaincu. En 1968, c'est une grosse centaine de soldats portugais qui essaient d'éliminer les maquis locaux du FRELIMO et l'on est à quelques kilomètres du chemin de fer qui monte vers Vila Cabral/Lichinga. Il y a donc eu quelques « progrès » au Niassa ? En apparence, certainement. Retenons aussi que l'auteur déplore que la compagnie précédente, la 2418 étant chargée de la relever, fusilla six « civils » africains accusés de collaborer avec le FRELIMO, fit brûler les corps, et les exposa dans le village, pour décourager leurs successeurs. La 2418, selon lui, pratiqua pour sa part une politique plus « sociale ». Nous le croyons, car ce ne fut pas par la terreur coloniale que cette guerre se termina, mais par la lassitude de Lisbonne et de ses soldats. Et par les pressions internationales. Que l'éditeur et l'auteur se rassurent, leur livre est l'un des meilleurs exemples de la production de l'édition portugaise tournée vers la célébration des efforts des anciens combattants de 1961-1974 luttant contre l'oubli et parfois le mépris des nouvelles générations au Portugal. En 1918, il n'y avait pas de mines au Niassa mais, malgré l'efficacité de leur présence récente, la Compagnie 2418 n'eut que quatre morts entre 1968 et 1970. Alors que les politiciens « criminels » de la Première République envoyèrent à la mort des milliers de ses soldats « hospitalisés ». Ils étaient aussi involontaires en 1918 que ceux de 1968. Littéralement, elle les naufragea au Nord-Mozambique pendant la Grande Guerre, sans armes adéquates, sans service de santé fiable et sous la conduite d'officiers en retard d'une guerre. Ils tombèrent donc comme des mouches pour montrer aux opinions internationales que Vasco de Gama était enfin de retour. Dans ces conditions d'incapacité, il vaut mieux qu'il n'y ait pas eu trop de monographies d'anciens des compagnies en 1919-1940. Ceux de 1961-1974 ont survécu, eux, mais ils s'estiment à juste titre avoir été sacrifiés pour des résultats nuls. Et les gouvernants africains qui les ont suivis n'ont pas démontré beaucoup plus de sagesse dans la conduite de leurs affaires. Sauf l'un des deux PALOP insulaires!

## Guiné

Comme la plupart de nos lecteurs le savent déjà, la Guinée a engendré, proportionnellement à sa superficie et à sa population, beaucoup plus de livres de souvenirs d'anciens combattants que l'Angola et le Mozambique. *Missão na Guiné*<sup>11</sup> est l'un des plus utiles à connaître pour fuir les généralisations abusives car trop hâtives. Compte tenu de sa situation géographique (dans le couloir du passage des guérilleros du PAIGC vers l'île de Como) et historique (c'est le « célèbre » Nino Vieira qui commande la zone et les maquis qui y transitent), on devrait s'attendre à une série de combats incessants dans ce terrain frontalier de la Guinée-Conakry, peuplé de Nalu, de Sosso et même de Balante. Or le livre évite ou minimise presque toute description répétitive des harcèlements de l'artillerie du PAIGC ou des embuscades que ses soldats montent de temps à autre contre les patrouilles de la garnison portugaise de Cabedu. Son commandant, le capitaine António José Ritto et le *furriel* Norberto Gomes da Costa insistent avant tout sur leurs bonnes relations avec les villageois et leurs « *homens grandes* » qui ont cependant dû fournir aux indépendantistes

<sup>11</sup> Ritto, António José & Costa, Norberto Gomes da (2018), *Missão na Guiné. Cabedu, 1963-1965*, Linda-a-Velha: DG Edições, pp. 98, photos noir et blanc.

d'Amílcar Cabral la quasi-totalité de leurs hommes de 20 à 30 ans, leurs impôts du sang versés à la cause nationaliste, en quelque sorte. L'éternel dilemme des civils pris entre deux feux.

Ce qui est apparent à la lecture du texte, c'est que l'ampleur des combats, faisant pourtant intervenir en plus les paras, les fusiliers, la Marine et l'Aviation, ne préoccupe pas beaucoup les deux auteurs dont l'un traque plus le gibier local que le PAIGC. A noter, car c'est plutôt rare dans cette littérature mémorielle, la confrontation entre les rapports établis par les officiers et les pièces d'archives du PAIGC pour une même opération. Nino Vieira exagère, ces années-là, les résultats de ses efforts. Une bonne leçon de relativité! C'est quelques années plus tard que l'armement lourd, les missiles et les mines firent pencher la balance en faveur du PAIGC, ce qui rendit la situation intenable pour les défenseurs de l'Império, nonobstant les innovations introduites par Spínola.

Et maintenant, comment justifier que nous ayons présenté la Guinée après l'Angola et le Mozambique dans cette chronique? Géographiquement et historiquement c'est une hérésie. Mais nous avons voulu prendre en compte le degré zéro de la Guinée dans l'échelle de la considération des PALOP par les anciens partisans étrangers d'Amílcar Cabral, face à cette dépouille actuelle de ce qu'était le grand rêve utopique de 1973-1974. Il était contre nature du double point de vue ethnique et sociologique. Et certains observateurs aveugles de l'époque n'ont jamais accepté d'avoir été trompés par leur admiration envers le seul penseur politique issu des anciennes colonies portugaises récentes.

Peut-on avec un titre pareil, **Um ranger na guerra colonial**<sup>12</sup>, placer sans hésiter, les vignettes qui le constituent sous l'égide du verbe «combattre»? En principe oui, mais en réalité non, car dans le théâtre des opérations militaires la zone du Gabu (ex-Nova Lamego) était l'une des plus calmes, les Portugais ayant conservé l'appui majoritaire des Fula (les Peul de Guinée) contre le PAIGC, quoi qu'en aient dit et disent encore certains falsificateurs ou trompeurs ultérieurs. Mais l'auteur n'écrit pas pour eux puisque ses souvenirs, émiétés initialement dans un site électronique intéressant (puisque destiné aux anciens combattants ayant passé des années en Guinée), ne sauraient «tromper» ses camarades. Qui est donc l'ex-furriel José Saúde, devenu journaliste de la presse sportive portugaise? L'ancien combattant typique, vraisemblablement nostalgique de sa jeunesse perdue en Guinée? Il décrit au ras du sol, ses activités quotidiennes essentiellement pacifiques, dans un bourg dont la population collabore activement ou passivement avec l'armée portugaise. Il cultive le pittoresque local et sait le rendre aimable, mais il est comme beaucoup d'anciens appelés qui ont perdu une guerre coloniale, fondée sur une propagande fallacieuse. Ils se sentent floués par le haut-commandement qui les a conduits dans une impasse.

La rancune ou la rancœur affleure quand il assimile (pp. 189-192) le sort des esclaves exportés aux Amériques à celui de ces soldats involontaires des années 1973-1974, enfournés dans une guerre qui était trop exotique pour qu'ils l'appellent patriotique. Ce qu'il dit de l'abandon (septembre 1974) du Gabu, vécu par lui, a une modeste valeur testimoniale ambiguë: soulagement et peut-être sentiment d'avoir dû trahir la confiance des Musulmans. Les photos sont explicites. A signaler que cette édition reprend en partie un texte antérieur, de 2013, *Guinée-Bissau. As minhas memórias de Gabu. 1973/74*. Un recyclage adapté en quelque sorte, le lectorat restant, plus ou moins, le même, mais vieilli.

<sup>12</sup> Saúde, José (2019), *Um ranger na Guerra colonial. Guinée-Bissau (1973-74). Memórias de Gabu*, Lisboa: Edições Colibri, pp. 217, photos noir et blanc.

## Timor

En quelques décennies et surtout depuis son indépendance, le Timor portugais, devenu oriental, avec sa vingtaine de langues – et autant de micro-ethnies –, s’est transformé en l’un des Eldorados «découverts» par les anthropologues dont certains se sont abattus comme des corbeaux sur les *reinos* (chefferies) et même leurs subdivisions. Un livre novateur dans leur domaine s’efforce de les alerter – surtout les débutants – sur le risque qu’ils peuvent courir s’ils ne se libèrent pas de la fascination pour l’insignifiance et la répétition des thèmes étudiés par le collègue voisin. Autrement dit, plusieurs de ces spécialistes ont pris conscience de la nécessité de connaître au minimum une tranche du passé de leurs sujets d’études. Le recueil de Ricardo Roque et Elizabeth G. Traube<sup>13</sup> sacrifie donc à ce minimum, sans pour autant que les auteurs des contributions prétendent avoir une vue d’ensemble de l’histoire des insulaires. C’est plus sage de leur part. Mode ou non, plusieurs des textes rassemblés s’attachent à des thèmes historiques «par capillarité». Un seul chapitre présente une source nouvelle dont l’exploitation honorerait un historien «*mainstream*»: le *Boletim de Comércio, Agricultura e Fomento da Província de Timor*. Ce périodique présente un intérêt pour l’histoire de la caféiculture. Un autre fait le point sur les textes néerlandais et portugais documentant les premiers siècles de la présence européenne dans l’île. Pour le reste, d’autres chapitres sont fondés sur des objets, des croyances ou des faits qui semblent d’une importance limitée si l’on compare avec ce qui a marqué l’impact de la présence coloniale portugaise: la guerre répétitive à des fins fiscales ou agricoles, conduite par tel ou tel gouverneur. Maintenant que les archives sont censées être plus accessibles, la tâche devrait être enrichissante. Tel quel, ce travail donne un échantillon de ce qu’offre un ethnologue timoraniste se hasardant prudemment sur les sentiers à peine défrichés de l’exploration du passé des sociétés actuelles. Ici le verbe «informer» n’est pas déplacé.

## Sahara occidental

«Tromper» est-il ici le préalable à «combattre» ou est-ce l’inverse? Les deux actions s’additionnent souvent et même se prolongent et s’enchevêtrent habituellement, ce qui peut expliquer les divergences d’opinions des lecteurs à l’égard des trois auteurs du Vol. 2 de *Showdown in Western Sahara*<sup>14</sup>.

Premièrement, certains pourraient leur reprocher d’avoir choisi un sous-titre aussi restrictif pour leur texte qui semble indiquer qu’il se focalise sur la seule guerre aérienne, alors que l’aviation marocaine, faute d’adversaire dans les airs, a surtout servi de transporteur et d’appui-feu à la plupart des combats au sol contre le POLISARIO.

Deuxièmement, d’autres, plus nombreux heureusement, pourraient les féliciter chaleureusement de nous avoir révélé et décortiqué une bonne dizaine d’opérations terrestres de grande envergure, occultées au Maroc, ignorées par la grande presse occidentale et très vaguement citées par les politistes qui se sont penchés sur ces conflits entre deux nationalismes surarmés qui tranchent par leur modernisme sur les luttes des guérilleros dans l’empire portugais finissant. Maintenant que les armes se sont tuées depuis des décennies, c’est tout un pan de l’histoire militaire du Sahara qu’ils nous font entrevoir, avec ses milliers de morts et de prisonniers, inconnus du grand public.

<sup>13</sup> Roque, Ricardo & Traube, Elizabeth G. (eds.) (2019), *Crossing Histories and Ethnographies. Following Colonial Historicities in Timor-Leste*, New York & Oxford, Berghahn, pp. X-362, photos noir et blanc.

<sup>14</sup> Cooper, Tom & Grandolini, Albert & Fontanellaz, Adrien (2019), *Showdown in Western Sahara. Volume 2: Air Warfare over the Last African Colony, 1975-1991*, Warwick (Angleterre): Helion & Company (Distribué aussi par Casemate UK), pp. 80 + 8 p. de planches couleur, 129 photos noir et blanc.

Troisièmement, aller jusqu'à reconnaître aux trois auteurs les limites d'une démarche d'historiens, pourtant privés de toutes archives accessibles, lacune compensée dans une certaine mesure par un recours à l'histoire orale et ses pièges, certes. Mais ils risquent de les accuser d'avoir rédigé leur prose comme si elle était destinée aux seuls officiers d'état-major qui ne lisent que des retours d'expérience, plus intéressés par le détail des armements perdus ou conquis que par le sort des hommes. Ils ne nous font grâce d'aucune nomenclature quant aux avions, transports, blindés, armes collectives, etc. C'est un festival de catalogues de plusieurs salons de l'armement des années 1970-1990. Qui, parmi les lecteurs, en dehors des collectionneurs et des hauts-commandements, se soucie plus du matériel que des pertes humaines? Il y a une véritable obsession énumérative dans certaines pages: un véritable annuaire de «quincaillerie» en gros.

Ces réserves doivent s'effacer devant l'utilité du produit final. Parmi ses atouts on citera en outre l'impartialité relative des auteurs à l'égard des belligérants, non pas sur le plan purement militaire, mais quant au choix des arguments historiques de l'Etat chérifien. On ne discute plus les prétentions du POLISARIO à contrôler en novembre 1981 les deux tiers du territoire. Autre avancée de ce petit ouvrage: une iconographie inconnue, mais richissime (une grosse centaine de photos noir et blanc et d'autres illustrations inédites en couleur). Un regret cependant: on manque de données minutieuses sur ce qui se révélera déterminant dans la stratégie du Maroc, à savoir le financement et les constructeurs de la grande muraille de sable et d'électronique et leur progression vers le sud afin de protéger le Sahara utile resté aux mains du roi Hassan II.

En résumé, un travail globalement très positif.